

## L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 9 AU 15 JUILLET 2016

À ne pas  
manquerLa petite reine  
de 1976MANON DUMAIS  
Le Devoir

Montréal, 1976. Alors que Bruce Jenner fracasse une troisième fois le record du monde au décathlon, une brindille de 14 ans au visage grave devient la première gymnaste à récolter une note parfaite aux barres asymétriques. Les jours suivants, la petite Roumaine allait répéter six fois l'exploit, ce qui lui permit d'obtenir cinq podiums sur une possibilité de six, totalisant trois médailles d'or (concours général, barres asymétriques et poutre), une médaille d'argent (classement par équipes) et une médaille de bronze (sol). Reine incontestable des Jeux olympiques de 1976, Nadia Comaneci demeure jusqu'à ce jour la plus célèbre gymnaste de l'histoire, loin devant les Olga Korbut, Marylou Retton et Gabby Douglas.

Tel que l'illustre sans fard le documentaire de l'Américaine Pola Rapoport réalisé pour la chaîne Arte, cette athlète de haut niveau connut plusieurs années difficiles avant d'enfin connaître le bonheur en Amérique. Livrant ses confidences hors champ sur un ton plus libérateur qu'amer, Nadia Comaneci relate les dures heures d'entraînement sous le joug de Bela Karolyi, qui y raconte sa version des faits, les cruelles privations sous le régime totalitaire de Nicolae Ceausescu et, surtout, comment elle fut manipulée sans vergogne par ce dernier, sa femme et leur fils. Ponctué d'extraits d'archives qui feront vibrer les nostalgiques des JO de Montréal, *Nadia Comaneci: la gymnaste et le dictateur* démontre de façon troublante que, derrière la grâce enfantine, les rubans rouges et les sourires timides, la petite fée connaissait mieux que quiconque l'envers de la médaille.

**Nadia Comaneci: la gymnaste et le dictateur**  
ICI RDI, jeudi, 20 h

Lieu de pouvoir

PAUL GAUCHON  
Le Devoir

En cette année électorale américaine, PBS propose d'explorer le symbole ultime de la présidence, soit la Maison-Blanche. Un long documentaire, un peu trop long, mais où on apprend plein de détails, à travers les témoignages de journalistes, du personnel... et d'anciens occupants.

C'est le premier président, George Washington, qui avait ordonné la construction de cette maison, mais il n'a pas pu y habiter. Des esclaves noirs y ont travaillé. Le documentaire ratisse large: l'importance du bureau ovale, les cuisines, l'histoire de la piscine intérieure disparue, les fêtes, réceptions et concerts en tous genres, les drames (l'arrivée du corps de JFK en novembre 1963), les relations avec les médias, très ouvertes sous Lyndon Johnson, qui recevait des journalistes dans son lit, mais devenues très méfiantes sous Nixon, qui a relégué les journalistes dans un enclos, le travail de Jackie Kennedy, qui avait tout refait la décoration vieillotte, le rôle majeur d'Eleanor Roosevelt, première *first lady* à refuser de jouer les potiches, puis l'évacuation le 11 septembre 2001, alors qu'un avion risquait de s'y écraser. Mais une question nous taraude: est-ce que Donald Trump a vraiment assez de classe pour s'installer dans ce lieu prestigieux?

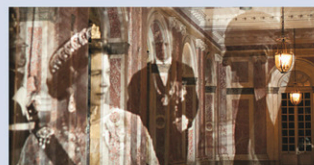
**The White House: Inside Story**  
PBS, mardi, 20 h

Pixels  
en vracRois  
et reinesMANON DUMAIS  
Le Devoir

Alors que se termine le 37<sup>e</sup> Festival de jazz de Montréal, TV5 diffuse l'émission spéciale *50 ans Montreux Jazz Festival* afin de saluer ce prestigieux festival se déroulant au bord du lac Léman. Parmi les invités, mentionnons Herbie Hancock, Quincy Jones et le journaliste Arnaud Robert, qui vient de faire paraître un livre sur ce festival se terminant le 16 juillet prochain. Leurs témoignages seront ponctués d'extraits de spectacles des plus grands noms du jazz: Nina Simone, Miles Davis, Ella Fitzgerald, Marvin Gaye, Gilberto Gil et Bobbie McFerrin  
TV5, samedi, 20 h



**Le roi des crooners**  
Au début de sa carrière, on le surnommait «*The Voice*». Au crépuscule de sa vie, «*Ol' Blue Eyes*». Durant ses 60 ans de carrière, le crooner à la voix de velours a séduit des millions de femmes et divertit autant de cinéphiles avec ses comparses du *Rat Pack*, Dean Martin, Sammy Davis, Jr. et Peter Lawford. Dans *Frank Sinatra ou l'âge d'or d'Amérique*, le réalisateur Michel Viotte rappelle aussi que Sinatra a été un acteur sérieux, ayant décroché l'Oscar du meilleur acteur de soutien dans *Tant qu'il y aura des hommes*, de même qu'un redoutable coureur de jupons frayant avec la mafia. C'est d'ailleurs sa réputation sulfureuse qui l'éloigna du clan Kennedy, avec qui il avait d'abord entretenu des liens privilégiés, après l'élection de John F. Kennedy à la présidence des États-Unis. Porté par un narrateur au ton grandiloquent, ce documentaire se révèle clinquant comme un casino de Las Vegas et statique comme un vieil album photo. Pour fans seulement.  
TV5, samedi, 21 h 15



**L'allée du roi**  
La veille de la fête nationale des Français, Télé-Québec propose une visite privilégiée dans les jardins et les appartements de l'un des plus célèbres et des plus somptueux châteaux du monde. Réalisé par Philippe Biamonti, *Versailles, rois, princesses et présidents* fait revivre les plus grandes réceptions organisées par les présidents de la République, dont Charles de Gaulle et François Mitterrand, afin d'impressionner les têtes couronnées et les chefs d'État. Jusqu'à ce jour, c'est Elizabeth II qui détient le record de visites, avec trois apparitions dans le faste de Versailles. Celle qui y fit le plus sensation fut la plus qu'élégante Jackie Kennedy, qui éclipsa son mari au bras du général de Gaulle. Tourbillon d'images d'archives et de vues imprenables dans les plus beaux espaces du château, ce documentaire dévoile de façon éblouissante les coulisses de la politique et la petite histoire de la diplomatie. Près de 300 ans après le règne de Louis XIV, ce joyau d'architecture du Roi-Soleil demeure sans contredit le symbole par excellence de l'arrogance française.  
Télé-Québec, mercredi, 20 h



Emmanuel Dubois, dit Koriass, a laissé tomber les masques au moment de se confier à la caméra.

TÉLÉVISION

## Koriass, rappeur enragé

Dans *Koriass, revenir de loin*, le rappeur parle sans détour de sujets délicatsMANON DUMAIS  
Le Devoir

Quand Sabrina Hammoum s'est mis en tête de tourner un documentaire sur Koriass, il n'était certes pas question pour elle, ni pour le rappeur, de réaliser une musicographie classique. Surtout pas celle du genre où une voix tonitrue annonce que l'artiste tombe dans l'enfer de la drogue au retour de la pause.

L'enfer, Emmanuel Dubois, l'homme posé et réfléchi qui se cache derrière cette bête de scène nommée Koriass, l'a pourtant connu. Celui de la pauvreté. Celui d'être né dans une famille dysfonctionnelle. Celui de la dépression aussi, peu après la naissance de sa fille aînée. Et, bien sûr, le choc de découvrir que Geneviève East-Goulet, l'amour de sa vie et mère de leurs deux filles, avait connu l'enfer du viol.

«*Ce qui m'intéressait, c'était l'histoire de l'homme derrière l'artiste, ce qui l'avait construit, les épreuves qu'il avait dû traverser pour devenir l'artiste qu'il est aujourd'hui. Manu est quelqu'un de très sensible, de très attachant; il a été très généreux avec moi. Malgré ses grandes réussites, c'est quelqu'un qui doute, qui a des appréhensions, qui a peur de l'échec comme tout le monde. C'était aussi important pour moi de montrer les femmes de sa vie: sa mère, sa blonde, ses filles. Elles sont de grandes pièces du puzzle*», explique Sabrina Hammoum.

Alors que Koriass se cache lui-même derrière des alter ego (Kori Hart, Kori Jon II), Emmanuel Dubois a laissé tomber les masques au moment de se confier à la caméra de Sabrina Hammoum.

«*Quand Sabrina m'a approché pour le docu et que j'ai décidé d'embarquer, je ne voulais pas que ça reste en surface, j'y suis donc aller "all in", se souvient-il. Il a fallu que je prenne du recul afin de me rendre compte que j'avais une histoire qui pouvait être intéressante. Je pense que le docu peut être très inspirant pour les jeunes de la même façon que ma musique.*»

Endosser un personnage devant la caméra, ce sera peut-être pour une autre fois, laisse entendre l'artiste, qui a déjà flirté avec l'art dramatique. «*Si je le fais, ce ne sera pas pour jouer ma vie comme Eminem dans 8 Mile. Je voudrais faire quelque chose de plus vaste que ça. Quand Loui Mauffette m'a demandé de jouer dans Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent, j'y ai présenté une chanson, mais j'ai aussi joué un texte de Patrice Desbiens avec Julie LeBreton. C'était si plaisant que je me suis dit qu'il fallait que je le refasse*», révèle celui dont la belle gueule rappelle Marc-André Grondin.

Féministe engagé

Avant de tourner *Koriass, revenir de loin*, le rappeur n'avait pas encore acquis la



notoriété qu'il a aujourd'hui. Il n'avait pas encore publié ce texte devenu viral dans *Urbania* en juillet 2015, «*Natural Born Féministe*», où il dénonce la culture du viol en racontant le viol de sa compagne. Alors que Koriass se dévoile dans son rap introspectif, le voir se raconter à l'écran risquait d'être redondant. Surtout pour ses jeunes fans, aux yeux desquels il fait figure de mentor.

«*Comme je faisais une entrevue de fond, je savais que j'avais droit à des détails qu'on ne trouvait pas dans ses chansons, pas des détails sur les faits, mais plus sur ce qu'il ressentait. J'avais donc plein d'avenues que je pouvais explorer. Jamais je n'ai dit à Manu de s'empêcher de parler de certains sujets à l'extérieur du cadre du tournage. J'ai laissé la vie suivre son cours*», raconte la réalisatrice.

Quand le texte est paru, Sabrina Hammoum affirme tout de même avoir eu peur: «*Je me demandais ce que j'allais pouvoir dire de plus. Au départ, la séquence où on voit Manu en conférence n'était pas prévue. C'est Martin Gagnon, le monteur, qui m'a dit que je devais aborder la question de la culture du viol puisque c'était une façon de concrétiser l'engagement de Manu. Ce qui était important pour moi, c'était ensuite de donner la parole à Geneviève, qui avait fait preuve de générosité en permettant à son chum de raconter son histoire.*»

«*Dans la vie, je ne me laisse pas marcher sur les pieds, mais je ne suis pas enragé tant que ça, même si les injustices que je dénonce, comme la culture du viol, m'enragent souvent. Quand j'ai commencé à être engagé, je me suis rendu compte que la culture du viol était une culture du silence où les filles se ferment la gueule. Il y a une incompréhension de ce qu'est le consentement.*»

Mon moteur, c'est de savoir que je peux aider en donnant des conférences.»

Faire œuvre utile

A l'instar du documentaire *L'envol des aigles*, qu'elle avait réalisé avec son mari Loïc Guyot, producteur de *Koriass, revenir de loin*, Sabrina Hammoum souhaite présenter son nouveau film aux jeunes afin de les sensibiliser aux sujets délicats qu'elle y aborde avec respect dans une atmosphère feutrée.

«*Il faut qu'un documentaire soit utile, qu'il soit vu le plus possible, croit la réalisatrice. Avec Manu, on aimerait le présenter dans des écoles. Il y a beaucoup de discussions qui peuvent en sortir, qui vont au-delà de son histoire personnelle et qui vont rejoindre bien des jeunes. Je voulais que le film donne de l'espoir, qu'il montre que, même si on vient d'un milieu modeste, d'une famille de gens brisés, on peut en sortir et même devenir un modèle. Pour moi, Manu est un beau modèle positif.*»

Souhaitant un jour terminer ses études secondaires, celui qui se définit comme un «*street intello*» admet que c'est son amour des mots qui l'a sauvé. «*Faites ce que je dis, pas ce que je fais*», lance Koriass aux jeunes. «*Quand je parle du fait que je n'ai pas fini l'école, je parle aux jeunes en tant qu'adulte qui a fait des erreurs et les encourage à ne pas faire les mêmes que moi. Quand j'ai vu le docu la première fois, je l'ai vraiment vu comme un outil pour les écoles secondaires et j'espère qu'il le sera.*»

**Koriass, revenir de loin**  
TV5, mardi, 21 h



# NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

## NOUVELLES CRITIQUES

### Demain

★★★★

Devant l'ampleur de la catastrophe annoncée, plusieurs sont tétanisés, affolés. D'autres, comme l'actrice Mélanie Laurent et le militant écologiste Cyril Dion, ont connu cette angoisse (la bougie d'allumage fut un article de la revue *Nature* dont les constats sont implacables sur la date de péremption de l'humanité) mais ont préféré retrousser leurs manches. Cette combativité joyeuse se décline en cinq chapitres, dont sur l'économie et la démocratie, illustrant les relations complexes entre tous ces éléments, et l'impossibilité de régler les problèmes de manière isolée. Aux quatre coins du monde, ils vont à la rencontre de citoyens engagés, ingénieux, généreux, faisant pousser des légumes dans les ruines de Detroit, des fleurs dans des villages appauvris d'Angleterre et des pistes cyclables à Copenhague! Bref, pas question de céder à la fatalité, et leur documentaire, visuellement séduisant et ponctué de musiques accrocheuses, invite à l'engagement. Ici et maintenant.

ANDRÉ LAVOIE

### Mia madre (V.F.: Ma mère)

★★★★1/2

Très beau film du Romain Nanni Moretti, à la fois subtil et foisonnant, *Mia madre*, dans lequel le cinéaste fait jouer son rôle de cinéaste anxieux par une femme (Margherita Buy), se décline en plusieurs tonalités. Avec la mort de la mère (fabuleuse Giulia Lazzarini), l'acteur américain fat et cabotin à diriger sur le tournage d'un film incertain (John Turturro, désopilant), le cinéaste explore sa propre vie, comme sa carrière, l'état de confusion de l'héroïne (référence au 8 1/2 de Fellini) ouvrant sur une humanité supérieure et une grande justesse de ton.

ODILE TREMBLAY

### Finding Dory (V.F.: Trouver Doris)

★★★★1/2

Persuadée que ses parents habitent en Californie après avoir eu quelques flash-back de son enfance, Doris (voix d'Anne Dorval dans la version doublée au Québec) quitte le large des côtes australiennes afin de les retrouver. Marlin et Nemo la suivent de près dans sa quête. Palpitante quête initiatrice doublée d'une tendre réflexion sur la famille, *Trouver Doris* s'avère esthétiquement parlant une suite plus que satisfaisante de *Trouver Nemo*. Un joli divertissement familial.

MANON DUMAIS

### The Conjuring 2 (V.F.: La conjuration 2)

★★★★1/2

Et si le paranormal pouvait engendrer de bons films? James Wan (*Insidious*, *Furious Seven*) semble toujours déterminé à confondre les sceptiques, et plus encore ceux qui croient que les suites sont sous le coup d'une malédiction. Il s'inspire à nouveau des aventures du célèbre couple chasseur de fantômes, Edward et Lorraine Warren, pour une autre plongée dans la quincaillerie du paranormal, cette fois à Londres en 1977. La visite s'avère tout aussi réussie, le cinéaste refusant les effets clinquants et tapageurs, installant avec délicatesse un climat d'angoisse qui n'effraie jamais l'intelligence du spectateur. Une distribution impeccable, une musique diaboliquement efficace et une direction artistique carburant au mauvais goût vestimentaire d'une époque font de cette chasse aux fantômes un très bon moment sous le signe de l'horreur.

ANDRÉ LAVOIE

### Our Kind of Traitor (V.F.: Un traître idéal)

★★★★

La guerre froide est terminée, mais cela ne sonne pas la fin du romancier John le Carré. Tout comme d'autres auteurs à succès, sa fortune au cinéma est souvent variable, et avec cette relecture, la cinéaste Susanna White ne figure ni parmi les cancrènes ni parmi les premières de classe. Les crapules et les maîtres du double jeu sont ici russes, puis britanniques, et au centre de cet affrontement on retrouve un universitaire (Ewan McGregor) dont le couple bat de l'aile, et qui ne s'était jamais imaginé en agent très spécial. Les enjeux politico-financiers, chers à Le Carré, sont ici simplifiés, et les protagonistes font du continent européen un vaste terrain de jeu pour la jet-set criminelle. Un thriller intelligent, sans éclat particulier (outre Stellan Skarsgard en fabuleux petit roi de la mafia), sans cascades étourdissantes, rompant avec le ronron des productions pétaradantes estivales.

ANDRÉ LAVOIE

### The BFG (V.F.: Le bon gros géant)

★★★★

Après s'être liée d'amitié avec un gentil géant (Mark Rylance), une fillette (Ruby Barnhill) demande à la reine d'Angleterre (Penelope Wilton) de les aider à se débarrasser des méchants géants qui dévorent les enfants. Dans cette adaptation du roman de Roald Dahl, Stephen Spielberg explore les peurs de l'enfance en une suite d'épatants tableaux où le merveilleux flirte joliment avec l'horreur. D'une direction artistique époustouflante, le tout souffre malheureusement d'un rythme hésitant.

MANON DUMAIS

### Heidi

★★★★

*Heidi?* Encore? Cette petite héroïne orpheline est vraiment incroyable depuis sa naissance officielle en 1879 sous la plume de l'auteure suisse Johanna Spyri, ainsi qu'au cinéma et à la télé depuis bientôt un siècle avec plus de 25 adaptations. Celle du réalisateur suisse Alain Gsponer respecte l'esprit des deux tomes de ses aventures, et ne manque pas de moyens pour recréer ce monde bipolaire: celui des montagnes imposantes et de la ville étouffante, Francfort l'austère, surtout pour une petite campagnarde déléguée. Une célébration de l'optimisme et de la débrouillardise à travers le regard d'une fillette espiègle interprétée par la pimpante Anuk Steffen. Elle a d'ailleurs la chance de côtoyer un grand-père grincheux interprété par nul autre que Bruno Ganz.

ANDRÉ LAVOIE

### 2 nuits jusqu'au matin

★★★★

Coincée en Lituanie après l'éruption d'un volcan islandais, une architecte française (Marie-Josée Croze) a une liaison avec un DJ finlandais (Mikko Nousiainen). Deuxième long métrage de Mikko Kuparinen (*Body Fat Index of Love*), *2 nuits jusqu'au matin* illustre avec justesse la douce sensation d'ivresse qu'éprouvent les amants d'un soir, tiraillés entre la culpabilité et l'envie de l'inconnu. Tirant profit de l'anonymat des chambres d'hôtel et des salles d'attente d'aéroport, le réalisateur tisse une réflexion teintée de mélancolie sur la confusion des genres et les amours mortes.

MANON DUMAIS

### Genius

★★★★

Derrière les grands auteurs se cachent de grands éditeurs, mais certains n'aiment pas trop que cela se sache... Le scénariste John Logan (*Gladiator*, *The Aviator*) n'est pas de cet avis et voulait depuis longtemps adapter au cinéma une biographie de Maxwell Perkins, éditeur de F. Scott Fitzgerald, d'Ernest Hemingway et de Thomas Wolfe (*Of Time and a River*), le moins connu de ce trio. Cet écrivain exalté et excessif revit sous les traits de Jude Law, affrontant un Colin Firth quasi impassible devant ses manuscrits interminables, mais d'où émergeait une voix unique. Dans un style crépusculaire, et souvent académique, l'homme de théâtre anglais Michael Grandage signe ici son premier long métrage où le New York des années 1930 est entièrement reconstitué en Angleterre. De grands acteurs, dont Nicole Kidman et Laura Linney, prêtent leurs traits à cette faune particulière, et surtout à cet hommage à celles et ceux dont la fonction est aussi essentielle que méconnue.

ANDRÉ LAVOIE

### Au nom de ma fille

★★★★

Reconstitution d'un fait divers sur trente ans, ce film du Français Vincent Garenq (*Présumé coupable*) aborde le combat d'André Bamperski pour faire condamner le beau-père de sa fille pour son meurtre, lui qui est protégé par tous. Porté par la performance magistrale de Daniel Auteuil en père qui sacrifie tout pour mener sa quête obsessionnelle de justice, *Au nom de ma fille*, avec une forte distribution générale (Marie-Josée Croze, Sebastian Koch, Cristelle Cornil), est un film efficace, émouvant, enlevé, en panne toutefois de plongée psychologique dans ses personnages et qui laisse des questions sans réponses.

ODILE TREMBLAY

### Maggie's Plan

★★★★

Célibataire dans la trentaine, Maggie (lumineuse et primesautière Greta Gerwig) souhaite plus que tout avoir un enfant. Une fois son rêve réalisé, le couple qu'elle forme avec un collègue (Ethan Hawke) la fait déchanter. Assumant avec aisance son côté léger, Rebecca Miller (*La ballade de Jack et Rose*) livre une comédie sentimentale où elle écorche de sa plume vive et bien aiguisée le milieu intellectuel new-yorkais, tout en proposant une réflexion sensible sur le couple et la famille.

MANON DUMAIS

### Alice through the Looking Glass (V.F.: Alice de l'autre côté du miroir)

★★★★

Alors que sa mère et elle sont sur le bord de la ruine financière, Alice retourne au pays des merveilles où elle trouve son ami le chapelier en plein tourment, convaincu qu'il est que sa famille disparaît depuis longtemps vit toujours. Afin de s'en assurer, Alice dérobe au Temps un dispositif qui lui permet de retourner dans le passé. S'ensuit une course folle à travers les époques, avec en coulisse la Reine rouge qui attend son heure. Cette suite plus réussie que l'opus original, un film tonitruant et brouillon, n'est pas sans défauts. L'ascendant qu'exerce ce second film sur le premier ne tient pas tant à la facture, quoiqu'elle éblouisse souvent, qu'à l'écriture, avec un scénario qui ramasse mieux son intrigue et les principaux enjeux qui y sont développés (dont plusieurs considérations féministes). Compte tenu de la richesse de la source, de ses maints sous-textes et pistes de lecture, l'ensemble demeure cela dit résolument superficiel. Du pur divertissement, bien fait et bien mené, mais chiche au rayon de l'ambition. Et des merveilles.

FRANÇOIS LÉVESQUE



WARNER BROS.

THE LEGEND OF TARZAN (V.F.: La légende de Tarzan), de David Yates, avec Alexander Skarsgard, Margot Robbie et Christoph Waltz

### The Jungle Book (V.F.: Le livre de la jungle)

★★★★

Cette production Disney est davantage une adaptation du dessin animé de 1967 que du roman de Rudyard Kipling. Cela joue à la fois en faveur et en défaveur du film qui, malgré tout son panache visuel, n'en souffre pas moins d'une trame fort ténue. Laquelle consiste en une suite d'épisodes mettant chacun en vedette un animal, ami ou ennemi: la panthère Bagheera, la louve Raksha qui a élevé Mowgli, le tigre borgne Shere Khan qui jure de le tuer, le python Kaa (le meilleur segment), l'ours Baloo qui adopte un temps Mowgli après que celui-ci eut fui, et enfin le roi Louie, un orang-outan géant (le plus faible). Créé au moyen d'effets visuels plus vrais que vrais, la jungle est tantôt magnifique, tantôt menaçante, toujours dense et luxuriante. Les animaux parlants sont tout aussi crédibles. Le film bénéficie en outre de l'expertise de Jon Favreau, réalisateur d'*Iron Man*. En somme, *Le livre de la jungle* est un festin pour les yeux, mais sur le plan narratif, c'est plus frugal.

FRANÇOIS LÉVESQUE

### Money Monster

★★★★

Sous le regard affolé de la réalisatrice (Julia Roberts) et de millions de spectateurs, l'animateur bling-bling d'un magazine de finance (George Clooney) est pris en otage par un jeune homme (Jack O'Connell) ayant tout perdu à la suite d'un mauvais placement. Solidement ficelé, ce savoureux et haletant thriller de Jodie Foster (*Le complexe du castor*) égratigne avec une joie féroce les requins de la finance, l'information-spectacle et ses stars narcissiques, ainsi que le voyeurisme et le manque d'empathie des spectateurs.

MANON DUMAIS

### The Legend of Tarzan (V.F.: La légende de Tarzan)

★★★★1/2

Ce Tarzan de notre temps ressemble à un superhéros altermondialiste ayant lu Frantz Fanon pour mieux comprendre les ravages de la colonisation. Il évolue aussi dans des environnements hautement numérisés, rendant ainsi ses exploits exceptionnels. Après avoir été le chantre de Harry Potter en signant les quatre derniers films de la saga, David Yates propose une relecture des aventures de ce bon sauvage plus musclé que jamais. Devenu un Londonien élégant, John Clayton (Alexander Skarsgard, le physique de l'emploi) retourne à contrecœur dans l'Afrique de ses origines, là où un suave méchant interprété par Christopher Waltz (qui d'autre?) lui a tendu un piège pour la prospérité de la Belgique coloniale. De là à croire que Tarzan aurait pu à lui seul effacer la barbarie du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y a qu'un pas, et David Yates le franchit allègrement.

ANDRÉ LAVOIE

### Free State of Jones (V.F.: L'État libre de Jones)

★★1/2

Durant la guerre de Sécession, Newton Knight (Matthew McConaughey, intense), simple fermier du Mississippi, prend la tête d'un groupe formé de déserteurs et d'esclaves dans l'espoir de faire du comté de Jones un État libre. Héros méconnu et controversé de l'histoire américaine, Knight a inspiré à Gary Ross (*Pleasantville*, *The Hunger Games*) un film qui démarre en lion puis se transforme graduellement en leçon d'histoire ronflante. Peuplé de personnages taillés d'un seul bloc, l'ensemble manque cruellement de nuance et laisse sur sa faim, et ce, malgré sa longue durée.

MANON DUMAIS

### Independence Day: Resurgence (V.F.: Independence Day: Résurgence)

★★

Qui cultivait de la nostalgie pour cette fantaisie apocalyptique surnommée *Independence Day*, qui avait fait irruption pendant les années Clinton? Depuis, le 11 septembre 2001 a donné à l'horreur un tout nouveau visage, mais ce film de Roland Emmerich en a généré tant d'autres que la fin du monde apparaît maintenant routinière. Cette suite ramène plusieurs figures importantes parmi les combattants de la première invasion (Jeff Goldblum, Bill Pullman, Brent Spiner), s'offre un air de jeunesse pour un possible nouvel épisode (Liam Hemsworth ouvre la marche) et, une fois de plus, le carnage (numérique) se révèle planétaire. Et que reste-t-il après cette bagarre avec des extraterrestres souffrant d'embonpoint cinématographique? Une désolation qui n'a rien de matériel.

ANDRÉ LAVOIE

### Les 3 p'tits cochons 2

★★

Cinq ans après le décès de leur mère, trois frères dans la quarantaine (Paul Doucet, Patrice Robitaille et Guillaume Lemay-Thivierge) vivent quelques tribulations sexuelles qui menacent leur vie sentimentale et familiale. Malgré le vernis qu'apporte la réalisation de Jean-François Pouliot (*La grande séduction*) à cette suite du grand succès de 2007, cette comédie sombre platement dans la vulgarité et le racolage. Déjà que le premier volet ne volait pas haut, on n'avait vraiment pas besoin de ça.

MANON DUMAIS

### Me Before You (V.F.: Avant toi)

★★

Depuis *Love Story*, les romances médicales fascinent toujours autant, et nul doute que plusieurs préparent déjà leurs mouchoirs à l'idée de voir l'adaptation du roman de Jojo Moyes, qui signe aussi le scénario, question de garder le contrôle sur son univers rose bonbon. Même si le décor est celui d'une petite localité anglaise accablée par le chômage (on n'y croit guère), la jeune Lou brille de tous ses feux et de toutes ses dents, apportant réconfort à un séduisant gosse de riches devenu quadriplégique et reclus dans le château de ses parents. Ce qui devait arriver arriva, même si l'ombre du suicide assisté ose une note de profondeur dans cette romance à numéros. Le tout est englué dans le frou-frou des contes de fées dits modernes, et les aidants naturels risquent de grincer des dents devant la débauche de confort et de services autour de ce prisonnier de la fatalité.

ANDRÉ LAVOIE

### Angry Birds (V.F.: Angry Birds le film)

★★1/2

Première adaptation d'un jeu conçu pour les téléphones intelligents, *Angry Birds le film* bénéficie des talents indéniables de Clay Kaytis, qui a notamment fourbi ses armes dans des productions telles *La reine des neiges* et *Raiponce*, et de Fergal Reilly, «storyboardeur» émérite. Ainsi, les oiseaux possèdent un plumage aux couleurs vives et aux textures duvetuses, et le tout se déploie avec une fluidité plus que louable. Or, le scénario de Jon Vitti (*Alvin et les Chipmunks*) véhicule des relents de racisme, de xénophobie et d'anti-immigration. Bref, indigeste.

MANON DUMAIS



WALT DISNEY PICTURES

THE BFG (V.F.: Le bon gros géant), de Steven Spielberg, avec Ruby Barnhill, Mark Rylance et Penelope Wilton